

**Zeitschrift:** Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau  
**Herausgeber:** Association Jean-Jacques Rousseau  
**Band:** - (2024)  
**Heft:** 83

**Artikel:** Daniel Roguin, en clair-obscur  
**Autor:** Mendes Baiao, Helder  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1084263>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## DANIEL ROGUIN, EN CLAIR-OBSCUR

Le « bon papa » Daniel Roguin (1691-1771), comme l'appelait affectueusement Jean-Jacques Rousseau, a laissé peu de traces historiques. À l'exception de la *Correspondance* – éditée par Ralph A. Leigh – où les références à Roguin et à la « Roguinerie », c'est-à-dire à la tribu de Daniel Roguin, sont nombreuses<sup>1</sup>.

La famille Roguin est bien implantée dans le Pays-de-Vaud au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ayant obtenu la bourgeoisie d'Yverdon en 1663 et 1676, différents membres de la famille s'illustrent au service étranger, notamment en Sardaigne et en Pologne<sup>2</sup>. Fils d'Augustin-Gabriel Roguin (1664-1719) et de Julie-Anne Fatio (1670-?), Daniel Roguin se lance également dans la carrière militaire. Selon le *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, il devient officier au service « de Hollande » – c'est-à-dire de la WIC (la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales) – et s'embarque pour le Suriname<sup>3</sup>.

De cette vie outre-mer nous ne savons strictement rien et en sommes donc réduits aux conjectures. Les travaux des historiens contemporains, en particulier les récentes analyses d'Olivier Pavillon et de Béatrice Veyrassat, nous aident cependant à lever le voile sur la sociologie des Suisses évoluant à l'intérieur des réseaux hollandais dans l'espace atlantique.

<sup>1</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Correspondance complète* [désormais CC], Ralph A. Leigh (éd.), Genève, Institut et Musée Voltaire ; Oxford, Voltaire Foundation, 1972-1998.

<sup>2</sup> Gilbert Marion, « Roguin », *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 01.09.2010 ; online : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/023908/2010-09-01/>, consulté le 22.03.2024. La famille aurait compté jusqu'à cinq colonels dans les troupes sardes et polonaises.

<sup>3</sup> Frédéric S. Eigeldinger, « Roguin, Daniel », *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, publié sous la dir. de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Paris, H. Champion, 2006, p. 824. Dans les citations qui suivent, l'orthographe a été modernisée, la syntaxe respectée.

Contrairement à sa prestigieuse grande sœur, la VOC (la Compagnie des Indes orientales), la WIC connut un difficile développement et des échecs successifs face aux attaques françaises, anglaises, mais également luso-brésiliennes et angolo-brésiliennes lorsqu'à la suite du démantèlement de l'Union ibérique, dès 1640, la couronne portugaise et les colons brésiliens s'efforcèrent de retrouver autorité sur la région nord du Brésil (Maranhão et Pernambouc). L'historienne Béatrice Veyrassat souligne :

Déficitaire, liquidée en 1674, la WIC renaît l'année d'après sur des bases différentes. Renonçant aux conquêtes et à la piraterie, la nouvelle WIC se concentre, dans ses colonies restantes en Amérique du Sud et dans les Antilles, sur le développement d'une économie sucrière, en partie ouverte aux investissements privés, ainsi que sur le commerce négrier, qui reste soumis à son monopole jusqu'au démantèlement progressif de celui-ci dans les années 1730 sous la pression des *free traders* hollandais. C'est dans ce périmètre de la colonisation néerlandaise, appuyée par une puissante force navale transportant marchandises et esclaves, que l'on rencontre des Suisses.<sup>4</sup>

Capitaines helvétiques, marchands, soldats et investisseurs s'embarquent pour le Nouveau Monde ou entretiennent des liens commerciaux avec les colonies néerlandaises. Le Genevois Ami Butini (1718-1780) – connu pour avoir enrichi le Cabinet de la Bibliothèque de sa ville en collections naturalistes issues d'Amérique du Sud – tient une plantation au Suriname où il exploite des esclaves africains<sup>5</sup>. Olivier Pavillon renseigne également sur la création d'une société « D'Illens, Van Berchem, Roguin & Cie » qui, à la période révolutionnaire, opère depuis

<sup>4</sup> Béatrice Veyrassat, *Histoire de la Suisse et des Suisses dans la marche du monde*, Neuchâtel, Livreo-Alphil, 2018, p. 112. C'est l'autrice qui souligne. Je remercie également Béatrice Veyrassat pour ses réponses à mes questions sur Daniel Roguin.

<sup>5</sup> Ce qui a peut-être inspiré son cousin Jean-François Butini à publier en 1771 un roman épistolaire antiesclavagiste : *Lettres africaines ou histoire de Phédima ou d'Abensar*, dont l'inspiration rousseauiste est évidente. Sur Ami Butini, consulter : Noémie Étienne, Claire Brizon, Chonja Lee, Étienne Wismer, *Une Suisse exotique ? Regarder l'ailleurs en Suisse au siècle des Lumières*, Zurich, Diaphanes, 2020, p. 82 et p. 236.

Marseille à la « course » (c'est-à-dire à la piraterie en capturant des bateaux) et au commerce des esclaves avec l'Amérique du Sud. « À première vue, le passage du commerce de marchandises au commerce d'esclaves se fait sans problème de conscience pour l'immense majorité des négociants, y compris pour nos trois armateurs vaudois [...] »<sup>6</sup>.

Les archives de la WIC, qui sont fragmentaires, ne permettent pas de retrouver la trace de Daniel Roguin<sup>7</sup>, mais grâce à Béatrice Veyrassat la nature des activités des soldats suisses en Guyane hollandaise est connue : « La tâche des soldats enrôlés par la WIC y consiste non seulement dans la défense contre les fréquentes attaques françaises, mais encore et surtout dans la surveillance des plantations, la répression du “marronage” (l'évasion des esclaves) et des rébellions noires sur les vaisseaux et dans les établissements coloniaux »<sup>8</sup>.

D'après ces études, l'activité des Hollandais et des Suisses au Suriname était intimement mêlée aux ressorts du commerce triangulaire et à l'esclavage. Cette situation a d'ailleurs été dépeinte par Voltaire dans *Candide* lors de la mise en scène d'une dichotomie poétique célèbre : Candide redescendant de l'*El Dorado*, monde parfait, mais ennuyant, tombe nez à nez avec un esclave démembré, à l'entrée de la colonie hollandaise du Suriname. Celui-ci a tenté de fuir les traitements barbares infligés par son maître, le « fameux négociant Vanderdendur »<sup>9</sup>. La métaphore est explicite et elle démontre que l'Europe des Lumières était renseignée sur les conditions de détention des esclaves et de la production du sucre en Guyane, comme l'abbé de Raynal (avec l'aide de Diderot) le synthétise dans l'*Histoire des deux Indes* (1770-1780).

Il est donc plus que probable que Daniel Roguin évolua à l'intérieur de ce réseau helvétique établi dans la colonie hollandaise. Quelle fut la nature de ses activités ? Il est impossible

<sup>6</sup> Olivier Pavillon, *Des Suisses au cœur de la traite négrière*, Lausanne, Antipodes, 2017, pp. 101-102.

<sup>7</sup> Béatrice Veyrassat, *op. cit.*, p. 112.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>9</sup> Voltaire, *Candide*, 1759, chapitre XIX.

de répondre, mais sans doute est-il demeuré soldat, car l'absence de traces écrites et sa relative pauvreté à Paris laissent penser qu'il ne participa pas à l'enrichissement que connurent certains de ses concitoyens.



Daniel Roguin (1691-1771)

Le *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau* note qu'à Paris il vivait simplement :

j'étais sans domestique, en sorte que c'était moi encore qui étais obligé de faire mon feu le matin en me levant et le soir en rentrant à 9 heures, de rincer ma jatte au lait où je le tenais [...]. Je ne laissais pas de me geler de froid à cet ouvrage dans une cuisine. D'ailleurs ma chambre fumait beaucoup par tout autre vent que celui du Nord. Alors je rôtais mes jambes et mon dos gelait.<sup>10</sup>

Si toutes les notices biographiques le présentent comme « banquier » une fois installé à Paris, où Rousseau le rencontre en 1742, il faut préciser que cet état n'a pas laissé de traces explicites en dehors de la *Correspondance* et des *Confessions* de Rousseau. Une hypothèse envisageable serait alors que Roguin était surtout au service d'une de ces maisons helvétiques, admirablement analysées par Herbert Lüthy – qui ne dit rien sur Roguin – et dont certaines se sont constituées après s'être enrichies grâce au commerce avec les colonies hollandaises<sup>11</sup>. Comme au Suriname, Daniel Roguin aurait bénéficié du réseau helvétique pour gagner sa vie à Paris et ses occupations lui auraient laissé suffisamment de temps pour courir les cafés avec Rousseau et pour fréquenter le milieu des philosophes. Dans la lettre du 9 juillet 1745, après que Rousseau lui a exposé sa situation difficile, Daniel Roguin lui confie : « Si vous êtes dans la peine, je partagerai toujours avec plaisir le peu que j'ai, et cela très sincèrement »<sup>12</sup>. Malgré la tournure rhétorique attendue d'une telle expression, on peut supposer qu'elle souligne le fait que Daniel Roguin n'était pas particulièrement fortuné. Cela aurait pu être une raison suffisante également pour l'éloigner du mariage et pour lui éviter, comme Rousseau d'ailleurs, de se trouver avec des enfants à charge.

Si on envisage la vie « professionnelle » de Daniel Roguin sous l'angle de la simplicité, telle qu'elle est présentée par

<sup>10</sup> F. S. Eigeldinger, « Roguin, Daniel », *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, *op. cit.*, p. 825 [CC 1541].

<sup>11</sup> Herbert Lüthy, *La banque protestante en France de la révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1959-1961.

<sup>12</sup> Daniel Roguin à Rousseau, [Paris], vers le 9 juillet 1745, CC 136.



J.-J. Rousseau dans ses écrits, alors il est possible de penser que Daniel Roguin est sorti relativement blanchi de ses éventuelles accointances avec le commerce négrier. Ceci pourrait également expliquer pourquoi Rousseau le présente régulièrement comme le meilleur de ses amis et le plus sensible des hommes, malgré certaines convenances littéraires regardant l'expression de la sentimentalité affective au XVIII<sup>e</sup> siècle. Au su de l'intransigeance que le citoyen de Genève manifestait parfois sur les questions amicales, on peut croire à une certaine forme de sincérité dans leur énonciation.

La période yverdonnoise de Daniel Roguin est mieux connue et la correspondance échangée entre Jean-Jacques Rousseau, son ami et la famille de ce dernier fournit de nombreux renseignements sur leur vie quotidienne. Rappeler brièvement le séjour de Jean-Jacques Rousseau à Yverdon et dans le pays neuchâtelois offre à la missive trouvée et publiée dans ce *Bulletin* une mise en contexte générale et aide à appréhender l'environnement au sein duquel évoluaient les deux hommes.

Dans une lettre rédigée de Montmorency le 27 avril 1762 et adressée à Daniel Roguin, J.-J. Rousseau exprime sa lassitude parisienne – «le voisinage de Paris me devient de jour en jour plus accablant» – il rêve de rejoindre son ami pendant quelques semaines : «Je veux avoir le plaisir de vous donner mon premier embrassement chez vous, et de vous y trouver bien fourré dans votre robe de chambre environné de ces aimables et chères nièces aux pieds desquelles j'ai tant envie d'être aussi»<sup>13</sup>.

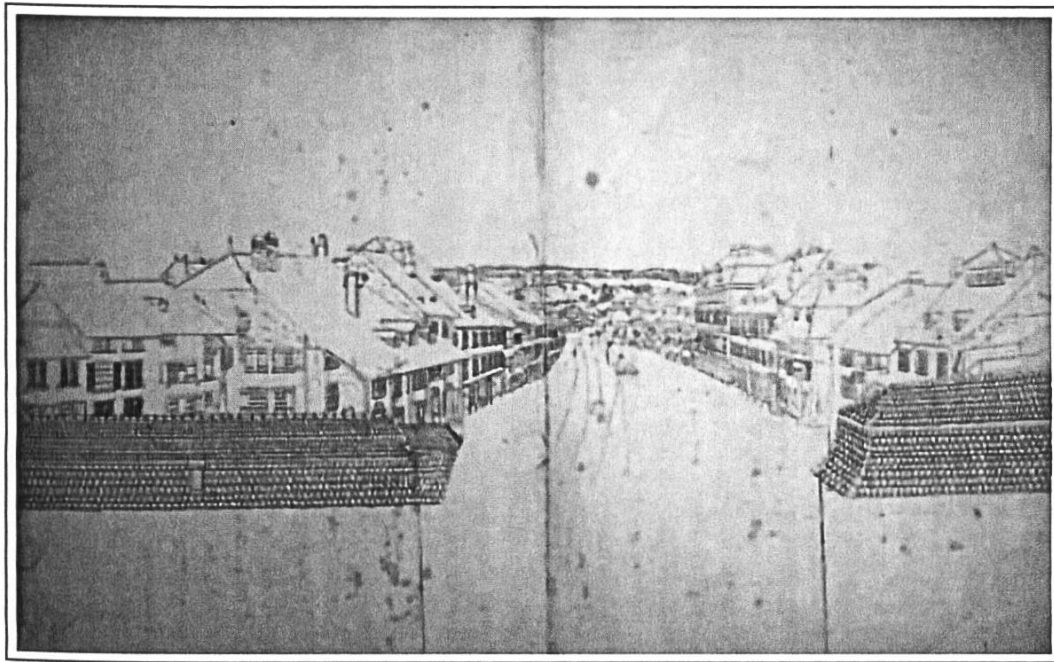
La tonalité intime de cette missive atteste de la familiarité que Rousseau éprouve pour la famille de son ami. La proscription de l'*Émile* et la déclaration de prise de corps de Rousseau vont précipiter ce projet, que son auteur n'envisageait qu'avec grande «paresse».

Le 14 juin 1762, Rousseau met le pied sur «cette terre de justice et de liberté qu'il ne fallait jamais quitter»<sup>14</sup>. Le premier

<sup>13</sup> Rousseau à Daniel Roguin, Montmorency, 27 avril 1762, CC 1754.

<sup>14</sup> Rousseau au maréchal-duc de Luxembourg, Yverdon, 15 juin 1762, CC 1872.

refuge de J.-J. Rousseau est donc la *maison des colonnes* qui aujourd'hui n'existe plus et qui désigne la demeure familiale de la fratrie Roguin à Yverdon, rue de la plaine. Rousseau y emménage *incognito*.



La maison des colonnes, démolie en 1826, avec son grand avant-toit et les six piliers qui le soutiennent, se devine à gauche (dessin à l'encre de A-L-R. Ducros)

Alors que Daniel Roguin et sa famille préparent dans le jardin un pavillon pour y installer leur hôte, le séjour de Rousseau à Yverdon aurait été le dernier étage de la maison Roguin, côté lac. Selon des sources apocryphes, il aurait demeuré au sommet de la tour, duquel le lac aurait été visible :

Rousseau habita une chambre située au faîte de la tourelle de la maison. Séparée des appartements, elle devait plaire à l'ombrageux philosophe, qui aimait par-dessus tout son indépendance. [...] On comprend que Jean-Jacques ait été se percher si haut. De là, la vue devait être admirable. Le lac baignait à cette époque les terrains sur lequel [sic!] se trouve aujourd'hui l'avenue Haldimand et le regard pouvait contempler cette vue marine qui a fait l'admiration des amis de la nature de tous les temps.<sup>15</sup>

<sup>15</sup> *Supplément au Journal d'Yverdon*, n° 78, 29 juin 1912, p. 3.



Ce témoignage que la mémoire orale a peut-être entretenu à Yverdon et dont rien ne garantit l'authenticité illustre cependant l'image laissée par le séjour de Rousseau dans la ville d'Yverdon. Pendant presque un mois, du 14 juin au 9 juillet 1762, Rousseau insuffle une nouvelle âme à la petite cité d'Yverdon : tout concourt à le retenir en ce lieu, y compris la bienveillance du bailli bernois Charles-Victor Gingins de Moiry (1708-1776). Lorsque Jean-Jacques Rousseau parvient à Yverdon, il espère pouvoir disperser l'orage qui s'élève contre lui. Il a préféré éviter Genève dont il sait, grâce aux lettres de ses amis, que les magistrats lui sont défavorables. Le *Contrat social* et l'*Émile* ne tarderont pas à être condamnés dans sa ville natale. Dès son arrivée, Rousseau conçoit son séjour sous les meilleurs auspices : « l'air natal, l'accueil de l'amitié, la beauté des lieux, la saison, tout concourt à réparer les fatigues du plus triste voyage »<sup>16</sup>. À Yverdon, il est « bienvenu et caressé »<sup>17</sup> et rencontre des personnalités qui entreprennent le voyage pour lui faire honneur : le docteur Tissot lui rend visite les 3 et 4 juillet 1762<sup>18</sup>. J.-J. Rousseau pourra donc affirmer : « j'honore et j'aime la ville d'Yverdon »<sup>19</sup>.

Dans l'un de ses *Fragmente einer Autobiographie*, daté du 12 août 1821, Bonstetten retrouve également cette image idéale de la ville d'Yverdon qu'il découvrit dans sa jeunesse : « Ma vie d'Yverdon était tellement heureuse [...]. Personne à Yverdon ne savait ce que c'était que l'orgueil, ou la vanité [...] ». C'est également à travers ses souvenirs chatoyants qu'il reconstruit sa rencontre *visuelle* avec Jean-Jacques Rousseau séjournant comme lui dans la petite ville :

Je faisais souvent *le tour des philosophes* – c'était une promenade solitaire, où jamais je ne rencontrais personne. Je me souviens qu'à mon grand étonnement, j'y vis un homme en habit gris foncé, se promenant seul comme moi. Cet homme avait un regard que je n'avais jamais vu, il y avait dans ses yeux un brillant des pensées

<sup>16</sup> Rousseau à la maréchale de Luxembourg, Yverdon, 17 juin 1762, CC 1882.

<sup>17</sup> Rousseau à Paul Moulto, Yverdon, 22 juin 1762, CC 1898.

<sup>18</sup> H. Cheyron, « Tissot, Samuel-Auguste-André », *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau, op.cit.*, pp. 885-886. Cf. CC 1946 et CC 1966.

<sup>19</sup> Rousseau à Daniel Roguin, [Môtiers], 16 juin 1764, CC 3342.

qu'aucun œil humain ne m'avait révélé encore. On me dit que c'était Monsieur Rousseau logé chez les Roguins ! Je n'en avais jamais entendu parler ! Qui sait ce qui serait arrivé de moi s'il m'avait abordé ?<sup>20</sup>

Cette description, plus tardive, est introduite par une série de réflexions sur la nature qui anticipent la rencontre indirecte avec Rousseau ; dans les mots de Bonstetten, le citoyen de Genève ne se départit pas de son identité de légende, ainsi apparaît-il solitaire, l'œil vif et intelligent, mais doux et accessible. C'est cette image de J.-J. Rousseau que la ville d'Yverdon cultiva également.

Malheureusement on ne sait rien des activités quotidiennes de Rousseau, seules quelques lettres éparpillées, semblables à celle présentée et retranscrite ici par Timothée Léchet, lèvent un coin de voile. Or le quotidien de Rousseau, s'il est traversé de moments de calme et de joie, est essentiellement fait d'inquiétudes et de problèmes. L'absence de Thérèse le chagrine, bien qu'il soit conscient qu'il ne peut lui offrir aucun confort, il se soucie aussi de ses livres et effets personnels demeurés en France ; mais surtout, malgré toutes les promesses qui lui ont été faites, il ne perçoit que trop bien l'inflexibilité du pouvoir. Ce fut le cas à Montmorency lorsque le Maréchal de Luxembourg et Malesherbes le rassurèrent sur une publication commode de l'*Émile* et c'est maintenant Daniel Roguin et le bailli de Gingins qui tentent de le protéger. Mais les espoirs sont vite déçus, Rousseau croit entrevoir des ennemis partout, y compris dans l'entourage du « bon papa » Daniel Roguin<sup>21</sup>.

Au sujet de ce mois d'angoisses, Rousseau a laissé un témoignage dans *Les Confessions*, où perce la nature de la paranoïa qui habitera progressivement son esprit :

[...] j'avais écrit à Thérèse de me venir joindre, quand tout à coup j'appris qu'il s'élevait à Berne un orage contre moi, qu'on attribuait

<sup>20</sup> Karl Viktor von Bonstetten, *Briefkorrespondenzen Karl Viktor von Bonstettens und seines Kreises: 1753-1832*, Bern, Peter Lang [etc.], 1996-2014, Teilband I/1 (1753-1766), p. 45. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>21</sup> F. S. Eigeldinger, « Yverdon », *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, op. cit., p. 949.

aux dévots, et dont je n'ai pu pénétrer la première cause. Le Sénat excité, sans qu'on sût par qui, paraissait ne vouloir pas me laisser tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le Bailli [Gingins de Moiry] de cette fermentation, il écrivit en ma faveur à plusieurs membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance, et leur faisant honte de vouloir refuser à un homme de mérite opprimé l'asyle que tant de bandits trouvaient dans leurs États. Des gens sensés ont présumé que la chaleur de ses reproches avait plus aigri qu'adouci les esprits. [...] Prévenu de l'ordre qu'il devait me signifier, il m'en avertit d'avance, et pour ne pas attendre cet ordre, je résolus de partir dès le lendemain.<sup>22</sup>

Le « qu'on attribuait aux dévots » a probablement été inspiré à Rousseau par les réflexions de l'entourage de Roguin. Cependant cette interprétation ne convainc pas totalement Rousseau qui entrevoit l'ombre de Voltaire dans une conjuration élevée contre lui<sup>23</sup>. Il faut donc partir et le nouvel exil s'appelle Môtiers, dans le Val-de-Travers. Rousseau et Thérèse trouvent refuge dans une maison mise à disposition par Julie-Anne-Marie Boy de la Tour, née Roguin (1715-1780) et son fils aîné Jean-Pierre (1742-1822). Rousseau passera plus de trois ans dans cet asile.

La montagne n'interrompt guère les échanges et la circulation d'hommes, de choses et d'idées comme l'illustrent si bien les *Lettres écrites de la Montagne* (1764) qui répondent au bouillonnement genevois faisant suite à la condamnation de l'*Émile* et du *Contrat social*. Mais aussi la lettre échangée avec D. Roguin que Timothée Léchot présente dans ce *Bulletin*. Pendant ces quelques années de proximité contrariée, Rousseau et son ami ne cessent

<sup>22</sup> J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, édition établie, présentée et annotée par Jacques Voisine, Paris, Classiques Garnier, 2011, [Livre XII], pp. 698-699. Gingins de Moiry écrivit notamment à Vinzenz Bernhard Tschärner lui réclamant la tolérance pour Rousseau : « C'est un philosophe solitaire qui avec une conscience nette et tranquille adore Dieu, aime les hommes, respecte les lois, il prie Dieu avec nous, c'est un chrétien non orthodoxe. Il vit dans la retraite, se communique peu ou point, ne parle jamais de religion, dogmatise encore moins. Sa langue n'exprime que de bonnes choses, d'instructives et d'agréables, sa figure est exténuée, sa santé ruinée. » Cf. Victor de Gingins à Vinzenz Bernhard Tschärner, Yverdon, 3 juillet 1762, CC 1948.

<sup>23</sup> Rousseau à la comtesse de Boufflers, Yverdon, 4 juillet 1762, CC 1953.

de s'écrire car l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* tente d'obtenir livres, informations et autres menus objets – comme les délicieux biscuits au citron – que le monotone quotidien à Môtiers ne peut lui offrir. A plusieurs reprises, Daniel Roguin rend visite à Rousseau à Môtiers ou à Pierrenod dans la métairie où Mme Boy de la Tour voulait qu'il puisse se trouver « en paix »<sup>24</sup>. Pour un homme âgé de 71-72 ans, ces longues marches de plus de 30 kilomètres dans la montagne sont un exploit en soi. Impressionné, Rousseau souligne le « trait de jeunesse du bon Papa »<sup>25</sup>.

Rousseau ne demeure pas imperméable ou insensible à la vie de ses hôtes, non seulement il est débiteur des multiples services qu'il reçoit de la « Roguinerie », mais aussi il joue sa partition lors des décisions importantes. Présent lors des préparatifs de mariage de la fille aînée de Mme Boy de la Tour, Madeleine Catherine (1747-1816) – âgée de 15 ans en 1762 – Rousseau fait avorter le projet matrimonial de concert avec la mère. Comme rapporté dans les *Confessions*, Daniel Roguin avait prévu de marier la fille de sa nièce à son neveu le colonel Georges-Augustin Roguin (1718-?). Or constatant « l'extrême répugnance de la jeune personne » pour ce projet, Rousseau joue les temporisateurs<sup>26</sup>. Le colonel au service de Sardaigne épouse finalement Jeanne-Marie d'Illens (née en 1742). Il est le père de Daniel-Marc-Augustin Roguin qui officie à la Révolution française dans la société « D'Illens, Van Berchem, Roguin & Cie ». Ce qui illustre encore l'importance et la force des liens familiaux. Rousseau précise, toujours dans *Les Confessions*, que « M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occasion contrarié ses désirs ». Mais il justifie son action par « le devoir de la plus sainte amitié »<sup>27</sup>.

Ce n'est pas le lieu de revenir sur les péripéties intranquilles qui occupèrent les années môtisanes de Rousseau, elles ont été décrites ailleurs avec d'amples détails. Daniel Roguin demeure le *doyen* des amis de Rousseau, celui qui ne l'abandonne jamais.

<sup>24</sup> Mme Boy de la Tour à Rousseau, Lyon, 4 octobre 1762, CC 2210.

<sup>25</sup> Rousseau à Mme Boy de la Tour, Môtiers, 9 octobre 1763, CC 2962.

<sup>26</sup> Rousseau, *Les Confessions*, [Livre XI] *op. cit.*, p. 696.

<sup>27</sup> *Ibid.*

C'est encore Roguin qui tente d'améliorer la situation de Rousseau. Il lui demande, par exemple, de retarder son voyage aux bains d'«Aix en Savoie» afin de recevoir dignement Vinzenz Bernhard Tscharnier, président de la Société économique de Berne, le banneret Ostervald de Neuchâtel et les jeunes comtes polonais Mniszech qui désirent rencontrer le grand homme et s'entretenir avec lui. Le «bon papa» incite alors Rousseau à la conciliation: «Je ne doute point que toute cette compagnie ne contribue de tout leur pouvoir à avancer votre satisfaction, si vous voulez bien leur faire sentir combien l'air de Môtiers est nuisible à votre santé, et leur témoigner que vous comptez que celui d'Yverdon vous est salubre»<sup>28</sup>. Mais comme Roguin laisse échapper que les deux jeunes comtes sont en pension chez le pasteur Elie Bertrand, dont Rousseau est convaincu qu'il est la marionnette bernoise de Voltaire, alors, inflexible, il s'éclipse impoliment, au grand scandale de la salonnière bernoise et partisane de Rousseau Julie Bondeli<sup>29</sup>.

Pour exprimer sa gratitude envers son ami, Jean-Jacques Rousseau lui adresse des témoignages littéraires. C'est d'abord dans *La Nouvelle Héloïse* ce «M. Roguin» qui, pour soulager Saint-Preux, lui offre «une compagnie dans le Régiment qu'il lève pour le roi de Sardaigne»<sup>30</sup>. Daniel Roguin répond: «Ma famille n'est pas oubliée. Je vous remercie de l'excellente leçon que vous lui donnez, elle le mérite par la justice que feu le col. Roguin a rendue à vos talents»<sup>31</sup>. Cette accolade épistolaire illustre à nouveau la séduction opérée par Rousseau sur l'ensemble de la famille Roguin.

Très sensible aux témoignages d'amitié qu'il recevait d'Yverdon et à la formulation desquels la famille Roguin avait très certainement contribué, le 16 juin 1764 Rousseau écrit à Daniel Roguin une lettre dans laquelle il offre à la «bibliothèque

<sup>28</sup> Daniel Roguin à Rousseau, Yverdon, 25 juillet 1764, CC 3424.

<sup>29</sup> Julie von Bondeli à J. G. Zimmerman, s. l., [8 décembre 1764], CC 3719.

<sup>30</sup> Rousseau, OC II, *La Nouvelle Héloïse*, 1761, 1<sup>ère</sup> partie, lettre XXXIV, p. 108.

<sup>31</sup> Daniel Roguin à Rousseau, Paris, 27 février 1761, CC 1329. Le colonel représenté par Rousseau pourrait être Albert-Louis Roguin (1693-1737), ou bien Augustin-Gabriel Roguin (1700-1744). Tous deux au service de Sardaigne. L'auteur des *Confessions* demeure silencieux à ce sujet.



de votre ville » un « exemplaire de quelques-uns de mes écrits »<sup>32</sup>. Rousseau remercie alors également le bailli Gingins de Moiry qui l'a « honoré dans [ses] disgrâces d'un accueil dont le souvenir est gravé dans [son] cœur en caractères ineffaçables. » Très touché par le témoignage affectif de son ami, le « très bon papa » réécrit néanmoins la missive, afin de ne pas heurter la sensibilité de ses concitoyens. En effet, Rousseau n'avait pas écrit la « bibliothèque de votre ville », mais « que je regarde comme celle de votre famille, qui y tient à tant de titres le premier rang »<sup>33</sup>. L'influence des Roguin à Yverdon est dès lors sans équivoque. Rousseau joint au don de ses livres un « portrait sous glace », « probablement la deuxième gravure par [Louis-Jacques] Cathelin »<sup>34</sup>.

Dans une lettre de Roguin du 27 juin, on trouve témoignage de l'effet produit par le portrait dans le mouvement de Madame la baillive qui « se jeta » sur lui « avec vivacité [...] disant pour celui-ci je me le garde »<sup>35</sup>. Comme le bibliothécaire d'Yverdon, M. Bourgeois de Longeville, n'est pas présent, c'est la Société économique qui reçoit le don.

Jean-Jacques Rousseau fit une apparition dans la ville le jour même de la remise des cadeaux. Jean-Georges Pillichody (1715-1783)<sup>36</sup> a noté dans son journal : « Nous fûmes, Mrs Bourgeois châtelain des Clées, Verdelhan, de Treytorrens et moi le 27 juin le remercier [Rousseau] au nom de la société économique du présent qu'il avait fait à notre bibliothèque »<sup>37</sup>. Rousseau rapporte l'événement dans les *Confessions*, expliquant que

<sup>32</sup> Rousseau à Daniel Roguin, [Môtiers], 16 juin 1764, CC 3342. Il s'agit de 10 volumes de ses œuvres dans l'édition Duchesne.

<sup>33</sup> Daniel Roguin à Rousseau, Yverdon, 27 juin 1764, CC 3366.

<sup>34</sup> Roland Kaehr, « Nouveaux éclairages sur la maison de Rousseau à Môtiers », *BAJIR* 2014, n° 74, note 17. Ce portrait ne fait plus partie des collections de la Bibliothèque publique d'Yverdon.

<sup>35</sup> Il s'agit de Barbe-Élisabeth Hackbrett (1715-1794) que Victor Gingins de Moiry avait épousée en 1740.

<sup>36</sup> Jean-Georges Pillichody, membre de la Société économique de Berne et cofondateur de la bibliothèque d'Yverdon (1761), était également spécialiste du droit naturel. Il publia un traité : *Droit naturel d'un père à son fils* (1769). Cf. Denis Tappy, « Jean Georges Pillichody », *Dictionnaire historique de la Suisse*, version du 29.03.2012 ; online : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/016245/2012-03-29/>, consulté le 29.03.2024.

<sup>37</sup> CC 3366, voir « Remarque » dans les notes.



« Les Suisses sont grands harangueurs ; ces Messieurs me haranguèrent », or sa timidité prit le dessus et il s'embrouilla totalement, prétextant « je ne parle pas tant bien » selon les mots de Pillichody. Rousseau ajoute « je restai court et me fis moquer de moi »<sup>38</sup>.

Au départ de Rousseau pour l'île de Saint-Pierre, ses relations avec les Roguin se distendent. Sur les chemins de l'exil, il correspond moins avec son ami, ainsi qu'avec les autres membres de la famille, comme Mme Boy de la Tour. Mais il pense régulièrement à eux. Comme l'indique F. S. Eigeldinger, « C'est à l'aune de Roguin qu'il faut mesurer le sens que R. donne à l'amitié »<sup>39</sup>.

Les traces de Daniel Roguin se perdent dès lors dans le silence des sources. Il est demeuré à Yverdon tentant de capter quelques échos des déplacements de son ami. Cette distance le mortifie : « Je ne puis plus y tenir, cher et bon ami, votre silence me tue. J'ai partagé tous les chagrins et tracasseries que vous avez essuyés. Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en conjure »<sup>40</sup>. Jean-Jacques Rousseau avait perçu dès 1765 que la distance géographique ne serait plus comblée : « Adieu très cher Papa, adieu cher et bon colonel, adieu chère et respectable famille ; une de mes douleurs est de partir sans vous revoir et de m'éloigner de vous pour jamais »<sup>41</sup>.

Daniel Roguin disparaît en 1771. Probablement est-il mort dans la *maison des colonnes*, entouré de ses chères nièces. Jean-Jacques Rousseau apprend la mort de son « bon papa » par des voies détournées, ce qui vaut à Mme Boy de la Tour cette invective touchante : « Quoi, Madame, votre vertueux oncle a terminé sa carrière, et il faut, pour me rendre cette perte encore plus amère que je l'apprenne d'un autre que de vous ! [...] La perte de M. Roguin me rappelle avec force les heureux temps de

<sup>38</sup> Rousseau, *Les Confessions*, op. cit., [Livre IV], p. 174.

<sup>39</sup> F. S. Eigeldinger, « Roguin, Daniel », *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, op. cit., p. 824.

<sup>40</sup> Daniel Roguin à Rousseau, Yverdon, [25 février 1767], CC 5745.

<sup>41</sup> Rousseau à Daniel Roguin, Île de Saint-Pierre, 23 octobre 1765, CC 4753.

notre connaissance. Combien il fallait peu pour mon bonheur ! Hélas que dis-je, il aurait fallu beaucoup : c'eût été de ne connaître que des gens qui lui ressemblaient »<sup>42</sup>.

L'absence de sources ne permet d'esquisser que ce léger crayon du portrait de Daniel Roguin<sup>43</sup>. Des trois phases de son existence que nous avons évoquées – Suriname, Paris et Yverdon – seule la dernière période est relativement connue. On y entrevoit un Roguin retiré au milieu de sa famille, mais se mêlant peu des affaires publiques. Dans cette vie domestique paisible, Rousseau a probablement entr'aperçu le reflet de ses idéaux de simplicité et de sensibilité. Cependant, les divergences d'idées ne sont jamais venues ternir ce tableau idyllique, comme ce fut le cas avec Diderot, David Hume et tant d'autres. Ce que Rousseau note dans *Les Confessions* à propos de Roguin : « un ami du bon temps que je ne devais point à mes écrits, mais à moi-même et que pour cette raison j'ai toujours conservé »<sup>44</sup>.

Helder MENDES BAIÃO  
Université de Berne

<sup>42</sup> Rousseau à Mme Boy de la Tour, Paris, 20 juillet 1771, CC 6875.

<sup>43</sup> Je tiens à remercier ici les Archives communales de la ville d'Yverdon-les-Bains pour leur aide, leur disponibilité et leurs recherches qui ont permis de confirmer l'absence de sources de première main sur Daniel Roguin.

<sup>44</sup> Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, [Livre X], p. 598.

